

Ce que disait Derrida...

Philosophie Le Point

Publié le 17/01/2007 N°1674 Le Point

Ce que disait Derrida...

Jacques Derrida s'est éteint le 9 octobre. Franz-Olivier Giesbert a eu la chance de rencontrer souvent cet immense philosophe.

Le journalisme mène à tout, c'est vrai, et d'abord aux grands personnages qu'il nous permet de rencontrer. Parmi tous les bonheurs qu'il m'a donnés, le moindre ne fut pas de pouvoir fréquenter Jacques Derrida. L'archétype du grand philosophe, humble et méticuleux. Subversif, surtout. C'est sans doute parce qu'il était si anti-académique que ses détracteurs, Français pour la plupart, prétendaient le ranger au rayon des penseurs hermétiques. Il écrivait pourtant bien, l'artiste, dans une prose poético-philosophique où sourdait, entre incises et digressions, la petite musique des mélopées talmudiques.

Depuis sa mort, samedi dernier, les Français ne peuvent plus ignorer que Jacques Derrida était le philosophe contemporain le plus commenté et le plus traduit. Puisse maintenant ce pays où il était si peu prophète le découvrir enfin. On se voyait de temps en temps pour parler de tout. Un jour, j'avais enregistré notre conversation pour en faire un entretien accessible à tous, une sorte d'introduction générale à son oeuvre pour la faire mieux connaître. Le 29 juin, la dernière fois que nous avons déjeuné ensemble, je lui remis la retranscription pour qu'il la corrige. Je n'ai jamais eu de retour. Il avait trop à faire avec son cancer, ses conférences ou ses relectures d'épreuves. Nous publions donc ce texte tel quel, sans qu'il l'ait amendé, pour l'Histoire -

Le Point : Donc, vous êtes le philosophe contemporain le plus lu, le plus cité, le plus commenté...

Jacques Derrida : (Sourire) Ne me confondez pas avec ce personnage.

Voulez-vous dire que vous ne l'assumez pas ?

Je l'assume, mais ce n'est pas moi. Quand j'écris, ou parle en public, il y a toujours un autre moi-même qui observe et analyse. D'où un certain malaise, parfois. Je ne me plains pas. Je me dis même que j'ai dû faire ce qu'il fallait pour devenir ce personnage. Mais, pour continuer à travailler et à penser, je dois sans cesse m'en défaire.

Est-ce pour lui échapper que vous voyagez tant ?

J'ai besoin de voyager pour comprendre ce qui se passe dans le monde. Mais je sais aussi que je ne pourrais rester en France sans étouffer.

Pourquoi ?

Pour simplifier, il me semble que la scène culturelle et philosophique française reste, malgré quelques exceptions, très réductrice et très provinciale. Elle est aussi très négative, notamment par rapport à moi.

Les étrangers vous adorent, les Français vous détestent. Pourquoi ?

(Silence) C'est ce que j'essaie de comprendre.

N'y aurait-il pas une certaine jalousie de la part de vos collègues français ?

C'est un phénomène classique et récurrent. La plupart du temps, les philosophes sont moins bien lus chez eux qu'au-dehors.

Vous ne faites pas beaucoup d'efforts non plus. Vous êtes assez hermétique, par exemple.

Si j'étais hermétique, ce serait encore plus vrai en japonais ou en anglais. Or on me lit beaucoup là-bas. Je récusé le reproche d'hermétisme, c'est un alibi de mauvaise foi.

Comment Jacques Derrida est-il devenu Jacques Derrida ? Qu'est-ce qui a déclenché votre vocation philosophique ?

J'ai grandi en Algérie, dans une famille où il n'y avait pas de livres. C'est à l'école que j'ai découvert Rousseau et Nietzsche, d'abord, puis Gide et Valéry. Au début, je ne faisais pas la différence entre la philosophie et la littérature. J'avais surtout envie d'écrire des romans ou de la poésie et de devenir prof de lettres pour gagner ma vie. C'est en faisant hypokhâgne à Alger que j'ai bifurqué vers la philosophie. En continuant à m'intéresser toujours autant à la littérature. C'est pourquoi on m'accuse si souvent de mélanger les genres. Vieux problème.

Vous avez toujours la nostalgie de l'Algérie ?

Oui, bien sûr. Tout ce qui s'y passe me touche toujours énormément.

Pourquoi l'Algérie est-elle frappée à ce point par ce qu'on pourrait appeler le malheur arabe ?

La tragédie algérienne s'explique en grande partie par la colonisation. Quand le pays décida de s'émanciper, il avait pour modèle l'Etat-nation européen moderne, avec, en plus, l'islamisation. En somme, l'archaïsme. D'où la régression qui a suivi et qui fut économique, idéologique et religieuse.

En tant que Français d'Algérie, vous étiez partisan de l'indépendance ?

Je comprenais les aspirations des Algériens et, en même temps, je souhaitais que l'on trouvât un type d'organisation politique permettant aux Français d'Algérie de rester.

Il manquait un Mandela à l'Algérie !

Mandela manque partout, sur tous les continents. Encore qu'aujourd'hui ça n'aille plus très bien non plus en Afrique du Sud.

En 1949, vous quittez Alger pour faire khâgne à Paris, au lycée Louis-le-Grand. Comment avez-vous vécu cette période ?

D'Alger, la ville blanche, j'arrivais à Paris, la ville noire, car Malraux n'était pas encore passé par là, pour ravalé les façades. Interne pour la première fois de ma vie, je me sentais comme prisonnier. J'avais 19 ans et je pleurais comme un petit enfant.

Quels sont les philosophes qui vous ont le plus marqué au cours de votre formation ?

En hypokhâgne, mes grands chocs furent Kierkegaard, Heidegger et Husserl, ce qu'on appelait à ce moment-là la phénoménologie de l'existentialisme.

Vous aviez des modèles ?

J'admirais Sartre et rêvais naïvement de devenir, à son image, un philosophe qui écrit des romans. Auparavant, j'avais été très marqué par Gide, que j'ai lu comme un fou, de « Paludes » à « L'immoraliste ». Pour moi, ce n'était pas un romancier, mais un moraliste qui nous disait comment il fallait vivre. Au fond, la philosophie a toujours été ça, pour moi : la recherche d'une éthique et d'un mode de vie.

Avez-vous le sentiment que la philosophie a vraiment progressé depuis Platon et Aristote ?

L'origine de la philosophie, c'est Platon. Après, elle n'a fait que se transformer, avec Kant ou Hegel. Mais on ne peut pas dire qu'elle ait progressé. Il faut parler d'accumulation, de capitalisation et d'accomplissement. Même si Descartes a voulu effacer Aristote, on sait bien qu'il n'est pas parti de zéro et qu'il en est même l'héritier.

Dans « Apories », vous expliquez que la philosophie est un ensemble d'apories et que la meilleure façon d'en faire est de résister aux contradictions...

Non, pas de résister. D'endurer. On ne résiste pas aux apories. Elles sont beaucoup trop fortes.

Alors, vous souffrez énormément ?

(Rire). Je passe mon temps à souffrir. Je ne suis pas maso, mais je suis pris sans arrêt entre des injonctions incompatibles. Par exemple, en ce qui concerne l'entretien que nous sommes en train d'avoir : d'un côté, je me dis que mon devoir est de communiquer ; de l'autre, je pense qu'on ne peut pas traiter des sujets aussi importants en quelques mots : c'est irresponsable. Eh bien, il faut essayer de trouver le compromis le moins coupable. Je négocie donc avec moi-même.

Quelle peut être aujourd'hui la place du philosophe dans la cité ?

Platon tenta d'imposer la loi philosophique au petit tyran de Syracuse. Ce fut un fiasco lamentable. Depuis l'Antiquité, tout philosophe rêve plus ou moins d'être le conseiller de l'ombre du prince. Il faut en finir avec cette tentation. Je crois beaucoup, en revanche, à l'alliance entre la politique et la philosophie. Sur les questions européennes ou les changements du droit international, par exemple, les politiques font souvent appel aux philosophes, ils ont raison. Le politique est philosophique. Le juridique aussi. La déconstruction nous aide à mieux réfléchir à ces questions.

Vous êtes le philosophe qui a inventé l'idée de déconstruction. N'est-ce pas la raison de votre succès ?

Où que j'aille, au Moyen-Orient, en Chine, au Japon, aux Etats-Unis, la déconstruction rencontre, c'est vrai, un grand écho. Sans doute en avons-nous besoin pour mieux comprendre le monde dans lequel nous vivons.

Comment définissez-vous la déconstruction ?

D'abord, il s'agit d'analyser quelque chose qui est construit. Donc, pas naturel. Une culture, une institution, un texte littéraire, un système d'interprétation des valeurs. En somme, un *constructum*. Déconstruire n'est pas détruire. Ce n'est pas une démarche négative, mais une analyse généalogique d'une structure construite que l'on veut désédimenter.

De la déconstruction, l'humanité n'a pas attendu Jacques Derrida pour en faire...

En effet, elle en a fait depuis toujours, sans le savoir. Dès qu'il y a un événement, par exemple, il y a de la déconstruction dans l'air. L'événement n'est pas programmable. Il prend par surprise, il inquiète, il déconcerte. L'événement, c'est la déconstruction.

Ne peut-on pas dire que la déconstruction est une version moderne de l'esprit critique ?

Oui, certainement. A ceci près que la déconstruction s'attaque aussi à l'idée de critique elle-même. Je n'ai rien contre la critique, je crois même qu'il faut la pousser aussi loin que possible, mais il y a toujours un moment où je me demande d'où elle vient. Bref, la déconstruction n'est pas réductible à la critique. Elle n'est pas négative, c'est une pensée du oui affirmative, dans la grande tradition nietzschéenne.

Quand vous décidez de déconstruire quelque chose, comment procédez-vous ?

D'abord, il faut s'adresser à l'autre. Le reconnaître. Le comprendre, s'il s'agit d'un texte. Quand je déconstruis, je me demande toujours ce qui fait la singularité et l'intégrité du texte, de la personne ou de la nation que j'étudie. C'est pourquoi la déconstruction est avant tout un geste de respect et d'amour.

Quand on est le philosophe de la déconstruction, n'a-t-on pas toujours tendance à couper les cheveux en quatre ?

Je ne comprends pas que l'on me reproche de faire compliqué. Comme si les choses étaient simples ! Je crois que je les simplifie déjà trop quand il s'agit d'un autre, de vous, de moi, d'une culture, d'une langue ou d'une institution.

C'est pourquoi vous n'aimez pas parler en public...

Oui. Déjà, quand j'écris, j'ai peur de simplifier. Mais quand je parle, alors c'est encore pire.

Quand vous faites des conférences, vous lisez toujours les textes ?

Oui, toujours. Quand j'enseigne aussi.

Croyez-vous qu'on ne peut transmettre sa pensée qu'à travers l'écriture ?

Je ne pourrais pas penser sans écrire, même s'il m'arrive souvent de penser en marchant ou en conduisant. Si je veux organiser mon discours, je suis condamné à écrire.

Faites-vous partie de ceux qui pensent que l'écrit est menacé aujourd'hui ?

Oui, le livre est menacé par d'autres formes de lecture. J'ai pour le livre un attachement libidinal, sensuel. Il permet la rigueur, les va-et-vient, mais je ne m'oppose pas pour autant à une nécessité de développer d'autres médias ou d'autres supports, comme l'ordinateur, le Web, le portable, l'e-mail, qui ont notamment pour vertu d'étendre le champ de la communication.

Il y a longtemps que vous vous intéressez à ce que vous appelez la « télétechnologie »...

Oui, mais la structure « télé » est aussi vieille que l'homme. L'écriture est elle-même « télé », puisque, comme le note Rousseau, elle a pour objet de communiquer à distance. Ce qui se passe aujourd'hui, avec la nouvelle dimension du « télé », c'est que nous pouvons communiquer partout et tout de suite.

La médiatisation accélérée de nos sociétés vous inquiète-t-elle ?

Je m'inquiète de l'homogénéisation culturelle et des hégémonies plus ou moins cachées qui la secrètent. Mais je me félicite aussi que des sociétés très fermées commencent aujourd'hui à s'ouvrir et à s'émanciper grâce à la mondialisation. On ne peut pas être contre ça.

Parmi les phénomènes qui se mondialisent aujourd'hui, il y a celui de la repentance. Vous qui l'avez beaucoup étudié, comment l'expliquez-vous ?

D'abord, par l'apparition sur la scène mondiale d'un nouveau concept de droit : le crime contre l'humanité. Ensuite, par ce qu'il faut bien appeler la christianisation du monde.

Tout le monde dit qu'il se déchristianise !

Au contraire ! Même si le christianisme est en retrait du point de vue des vocations ou de la fréquentation des offices, son point de vue est en train de s'imposer partout, y compris dans les pays qui n'ont jamais subi son influence. Ce discours européen du droit qui devient dominant est porteur d'une culture abrahamique - juive, musulmane, mais surtout chrétienne, car le pardon est d'abord une notion chrétienne. Quand un ministre japonais demande pardon, il parle chrétien. Aujourd'hui, la diplomatie, la géopolitique, l'humanitaire ou le droit international sont très clairement d'inspiration chrétienne.

Vous dites ça quand l'Eglise est devenue une cible plutôt qu'une référence !

Tout le monde sait, depuis Luther, que l'antichristianisme est assimilable par le christianisme. Luther prétendait travailler sur la destruction, idée reprise ensuite par Heidegger, mais il s'agissait, en fait, de déconstruction.

Comment expliquez-vous qu'à l'heure du tout-repentance un pays aussi chrétien que les Etats-Unis exécute massivement ses condamnés à mort, et avec tant de bonne conscience ?

L'Eglise n'a jamais condamné la peine de mort. En France, oui, en 1978, dans une déclaration des évêques. Mais le Vatican s'est toujours gardé de le faire formellement. Historiquement, il a même toujours été pour.

Où vous situez-vous dans le grand débat philosophique qui monte sur le droit des animaux ?

Le rapport de l'homme à l'animal est en train de changer, mais je ne crois pas que ça puisse passer par le droit. Qui dit droit dit devoir, et je n'imagine pas les animaux observant leurs devoirs...

Vous-même êtes-vous végétarien ?

Pas au sens strict. Même quand on a tendance à manger de moins en moins de viande, comme c'est mon cas, on en mange au moins symboliquement.

Que voulez-vous dire ?

Notre rapport à l'autre est toujours cannibale. Le désir l'est, la parole aussi. Mais ce que l'on fait aux volailles, aux veaux ou aux cochons dans les élevages et dans les abattoirs me paraît absolument immonde. Je vais essayer d'étudier, dans les prochains mois, les fondements politiques de la violence à l'égard de l'animal. Au Moyen Age, les animaux passaient en procès, on exécutait les cochons en place publique et on excommuniait les mouches. Aujourd'hui, on tue l'animal sans le juger. Theodor Adorno dit que le mépris avec lequel les philosophes parlent des animaux est l'essence même du fascisme. A ses yeux, les insultes contre les animaux sont de même nature que les insultes contre les matérialistes, les juifs ou les femmes.

Vous avez écrit quelque part qu'on ne peut pas philosopher sans la psychanalyse. Mais peut-on philosopher sans les religions ?

Bien sûr que non ! Je ne suis pas religieux et ne pratique aucune religion, mais je prends très au sérieux les phénomènes de croyance.

Vous croyez bien en Dieu, tout le temps ou par intermittence...

Il y a probablement en moi un enfant qui continue de croire en Dieu. Mais ce n'est pas le cas du philosophe adulte.

Ne vous arrive-t-il jamais de prier ?

Ah si ! A ma manière. Tout le temps. En tout cas, très souvent. Mais évidemment, je ne vais prier ni dans les églises ni dans les synagogues.

S'agit-il de prières ou de poèmes ?

Disons qu'il s'agit d'idiomes qui ne correspondent pas à des rites établis...

... Et qui s'adressent à quelqu'un de Très-Haut ?

Non, qui cherchent quelqu'un à qui s'adresser. Ce n'est pas une question de pudeur, mais il m'est difficile d'en dire plus.

Vous sentez-vous juif ?

Là encore, il m'est difficile de répondre en quelques phrases à une telle question. Je suis né juif, dans une famille respectueuse des rites, y compris de la circoncision, mais sans profonde culture juive. En fait, je me sens juif et pas juif du tout. Même si je peux passer pour un juif errant avec mon goût des voyages, qui n'a aucun rapport avec ma judaïté, j'ai l'amour de mes racines : l'Algérie ou la langue française. Je suis très monolingue, très francophone.

Quelles sont vos admirations aujourd'hui ?

J'aime admirer. Tous les gens dont je parle dans mes écrits, même quand il s'agit de textes déconstructeurs, je dois dire que je les admire.

Des noms !

Hélène Cixous, par exemple. C'est un très grand écrivain. Mais j'aimerais admirer aussi des personnalités politiques, et ça m'est très difficile.

Il y a bien quelques exceptions...

Oui, bien sûr. Mandela. De Gaulle, surtout. Même quand j'étais antigauilliste, dans les années 60, j'étais fasciné par ce personnage qui savait tout marier, la vision et le calcul, l'idéalisme et l'empirisme. Habile et malin comme tous les bons politiciens, il les surplombait tous avec ses grandes idées, ses trouvailles verbales et les performances théâtrales de ses conférences de presse.

Et Mitterrand ?

Je l'ai rencontré plusieurs fois. Il m'impressionnait. Même s'il avait des vues un peu courtes sur la littérature ou sur la philosophie, c'était un homme du livre. J'aurais aimé l'admirer.

Vous vous tenez toujours à distance de la politique.

Je n'aurais jamais pu faire ce métier. Chaque fois que j'ai approché des ministres, les Fabius, les Chevènement ou les Lang dans les années 80, par exemple, j'ai pu constater

que personne n'est moins libre que ces gens-là. Ce sont des « esclaves », pris en main par une énorme machinerie, qui tremblent de peur devant leurs maîtres invisibles
Voir aussi le bloc-notes de Bernard-Henri Lévy, page 154.

Repères

15 juillet 1930 : naissance à El-Biar, près d'Alger.

1942 : Parce que juif, il est privé de la nationalité française par Vichy et exclu du collège.
Rêve de devenir footballeur.

1950-1952 : Khâgne à Louis-le-Grand.

1952 : Entrée à Normale sup (rue d'Ulm).

1956 : Agrégation. Bourse pour Harvard.

1960-1964 : Assistant à la Sorbonne. Premières publications. Traduction de « L'origine de la géométrie », de Husserl. Maître assistant à l'ENS (jusqu'en 1984).

1966 : Colloque de Baltimore qui marque le début de son « aventure » américaine.

1967 : Trois livres, « L'écriture et la différence », « La voix et le phénomène », « De la grammatologie ». Ne cessera pas de multiplier les enseignements, conférences et titres de docteur honoris causa à l'étranger.

1972 : Colloque Nietzsche à Cerisy.

1980 : Thèse d'Etat.

1981 : Séminaire clandestin à Prague. Il est emprisonné puis expulsé.

1983 : Création du Collège international de philosophie.

1984 : Directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales.

1986-2003 : Nombreux voyages dans le monde entier, de Moscou à Los Angeles, en passant par Prague, Coimbra, Shanghai, Kyoto ou Buenos Aires.

2004 : Mort à Paris, le samedi 9 octobre.

A lire

1967 « L'écriture et la différence » (Seuil, « Tel quel »).

« De la grammatologie » (Minuit).

1972 « La dissémination » (Seuil, « Tel quel »).

1973 « L'archéologie du frivole », introduction à l'« Essai sur l'origine des connaissances humaines », de Condillac (Galilée).

1990 « Du droit à la philosophie » (Galilée).

1993 « Spectres de Marx » (Galilée).

1994 « Politiques de l'amitié » (Galilée.)

1996 « Apories » (Galilée).

1997 « De l'hospitalité » (Calmann-Lévy).

1998 « Demeure, Maurice Blanchot » (Galilée).

2001 « Papier machine » (Galilée).

Sur Derrida

Magazine littéraire n° 430, avril 2004.

Cahiers de l'Herne, « Derrida ». Dirigé par Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud (n° 83, septembre 2004, 628 pages, 49 euro).

A écouter

Jacques Derrida lit « Feu la cendre » (un bref essai paru aux éditions des Femmes), avec Carole Bouquet

(1 CD, « Bibliothèque des voix », 18 euro).